Les fenêtres choisies sont celles d'ici. Fenêtres amies, ouvertes sur une nature ordinaire, repérées chez l'un, chez l'autre, rencontres fortuites aux alentours de Banon.
Les cyanotypes de Martine immobilisent sur du drap de coton, en bleu voyage, un regard qui vagabonde. La fenêtre se fait cadre d'un au-dehors et d'un au-dedans. Nous sommes là soudain pour regarder, comme on le ferait depuis le fond d'une classe, nous nous échappons, le cadre s'ouvre, les lignes droites balisent une profondeur buissonnière, et chaque objet, en bleu, en blanc, se met à « être là ».
La peinture de Julie vient troubler nos perspectives à grand renfort de couleurs, de motifs. Nos chimères prennent le dessus, les oiseaux s'emmêlent aux fleurs, touillant le dedans et le dehors, nos petites intimités et nos grandes histoires, en lisière de rêve, d'inconscient ou de forêt, en mouvement avant tout.
Les mots de Marie viennent faire claquer au vent ce qui reste des draps, pour rendre au large nos gestes ancestraux, féminins, envoyer l'encre et le fil de coton battre la campagne et déplier les rêves en forme de grand-voile enfouis au chaud dans nos armoires.

En lisière de rêve
Martine Rieffel photographie, Julie Ruffe peinture, Marie Patou écriture
Librairie le Bleuet Banon octobre 2025

Quelque chose dans le blanc du ciel m’aspire
Une absence parfaitement dissoute
Un au-dehors sans le fin fond d’où s’efface
Le paysage

Tout est bleu sinon
Bleu ombre à l’aplomb d’un arbre qui attend toujours comme le font les arbres
Que tu grandisses
Que tu reviennes
Que tu agites très doucement
Dans mon angle mort
La folle-avoine au coin de l’œil
Le flou et la clarté des larmes
Toutes ces choses qui se font rondes à cause de la forme du soleil
Loupes perlées en embuscade
À la commissure de mon regard

Je vois translucide si j’ouvre grand
Et je marche avec deux doigts sur le rebord de la fenêtre
Comme une toute petite bête

Partir en voyage mosaïque, labyrinthe
Tenter de te retrouver dans une géométrie simple
Circonscrire les zelliges d’un souvenir à l’autre

Alors que depuis les volutes qui m’habitent
Ton nom tourne en bouillie rose, parme ou rouge
Ton nom psychédélique
Rue dans mes brancards
Pulse mon sang qui bout de te savoir au monde
Boule de plumes brunes ébouriffée palpitante
Activant dans un vacarme de tous les diables
Les rouages de mon intranquillité

La fenêtre est ouverte



*Vendredi 4 octobre 2024*

Ciel grenadine, j’ai dû m’endormir
Les vrilles de mon rêve
S’entrelacent à la vigne

C’est la même fenêtre ou pas
Clignent et questionnent mes yeux frottés de blanc

Des pensées bleues s’échappent
Se décousent, s’égarent
Animalement justes

Âmes qui vivent
Hors champ, hors cadre, hors tout, dedans
Qui est le reflet de quoi, va savoir

Se percher, bondir, attendre
Manger, dormir
Flouter le monde jusqu’à l’enfance
Attendre encore

Je défocalise, je louche à l’envers
Et le rebord de la fenêtre vraiment
Se met à exister
Comme en 3D, le champ derrière
Il s’approfondit

Qui a frotté la cruche pour libérer
Les animaux bleus

Le premier homme
La première femme
Ils ont bien fait

Plutôt que de se fabriquer des slips
À coup de feuilles de vigne



*Vendredi 18 octobre 2024*

bleues éplorées têtes bleues formes de cœur éplorées bousculées cisaillent chair tendre végétale précipité d'encre marine squelettes érodés forêts primitives foule en délire sève élaborée reflets fantômes effleurés seulement créatures abyssales surgies remontées noyade à l'envers cœur encore bout des lèvres crânes de la gent ailée plasma broussaille emmêlées de layons invisibles lignes de ma main rides de tes yeux flashes phosphorescence liseré enluminure toucher du doigt toucher du bois respirer cette brume cette brume seulement celle là gonflée de nuages rose pâle de ceux qui stagnent au fond des bois de ceux qui stagnent pour toujours dans nos infirmes inconsciences flaques boueuses humidité toute relative mystère jamais révélé en négatif photographique l'autre côté du miroir argentique piqué de rouille et d'urgence piqué d'un truc qui nous démange depuis la nuit des temps croûtes à gratter sang brun puis rouge inflammation efflorescence traumatisée nos oripeaux en fin de conte disséminés inséminés fécondation ex vitro de vulves reptiliennes en matrices forestières

et puis dehors

je ne sais pas

réalité nue

arbres juste hirsutes
ligne ondulée des tuiles
ombres portées à bout de bras

et parce que toutes crient reviens
heurté de plein fouet
l'ange rouge a tourné les talons



*Lundi 6 janvier 2025*

Plongée façon Grand Bleu
Caisson de dépressurisation (ça existe)
Bras grand ouverts

Qui te reflète ?
J'ouvre les yeux sous l'eau
Faisceaux dans les abysses

Sous-marin, sinon toi,
Les reflets de ton masque
La succession des vitres

Le passage de fantômes pas encore morts
L'attente, les visites,
Au fond d'un trou presque carré

Sur le rebord, tranche d'éclaircie
Mise en abyme face à face
Et les anses n'espèrent que ta main

Cœurs d'artichaut, poissons ailés,
Rouge gorge rouge queue
Vertes efflorescences

En cortège défilent
Juste devant ta fenêtre
Le sang sur mes mains,
Et les choux qui t'ont vu naître.

*lundi 24 février 2025*



Ma forêt pousse à l'intérieur
(il faudrait que je la range)
Nous n'avons pas de plan B

Dans la tourmente immobile
La cruauté de la lune
Morsure ronde de lumière pleine

Au temps d'avant les fleurs, est-ce que les rosiers poussaient sans épine
Revenons-en s'il te plaît aux mousses et aux fougères

(Dans la chambre à coucher bleue
l'orgasme du vide)

Quatre pattes, deux oreilles, une queue
Boire l'encre, contempler l'autre,
Alimenter tranquillement le petit feu de notre chance

De l'oiseau ou de l'œuf, qui, en tout premier
Osa regarder de l'autre côté de la vitre
La vapeur collée serrée
La miraculeuse probabilité de ton corps nu
(sous la douche)

Ecarter les ronces
Aligner trois pas
Tracer du bout des doigts dans la buée fenêtre
L'ombre de ta chair
La courbe de la Terre
Et le souffle chaud des bêtes



*mardi 25 février 2025*

Attente
Tu restes mon voyage ma vague mon encore là
Souvenirs en averse gaspillés dans les feuilles
Avenir à pas de fourmi lisible du bout des doigts
Miettes de sucre au bord de la table
Le regard a fui existons-nous crois-tu
Crois-tu vraiment que nous sommes vivants
Crois-tu encore croire
Nos poitrines se soulèvent
Nos iris mouillés de vieux errent perdus dans cet espace
Nos pieds écrasent pourtant le sol laissent des traces rayent la lumière
Je tiens si peu entre mes mains
Tout tremble

Absence
Tu restes mon voyage ma vague mon toujours là
Toi jamais trop vu
Le coude à la fenêtre
Contre quoi nos poings se serreront encore
Ne vois-tu pas que le temps nous efface
Nous efface nous ombre nous recouvre
Je te vois morte en fantôme
Habillée comme autrefois
Sortie par la fenêtre tête baissée dans le jardin
Et le jour a forme d'ogive
Et nos membres déjà se transpercent
A cause des ombelles
Ou des fleurs de carotte sauvage

Amour
Tu deviens mon voyage ma vague mon déjà là
Ce matin derrière la haie
Comme pour la toute première fois
Envers et contre tout
Je voudrais te dire
Je voudrais tant te dire
(Comment finir ce poème)
Je voudrais tant te dire qu'aujourd'hui encore
Tu restes mon insu par cœur



*jeudi 13 mars 2025*

Un, deux, trois, quatre,
Petits carreaux, barreaux de chaises, piles de livres, maison de poupée
Quatre fenêtres, une ouverte et trois fermées
Est-ce que les lianes savent lire ou est-ce que le livre se livre
A cœur ouvert, aux oreilles feuillues, pointues, affutées
(Qui a tourné les pages)

Un deux trois combien d'oiseaux désuets
D'oiseaux qui plongent
Et de flocons
Combien de roseaux blancs
Combien d'edelweiss
(papier peint spécial chambre d'enfant)

Un deux trois soleil
Soleil outré, entre et joue
Dessine sur les murs
Sature le ciel dehors, soleil d'outre-tombe
Tatoue le monde encore
(un bleu outre marin cadence ton absence)

Le ciel se défenestre

Juste ce rouge
Il dérègle
Pourquoi le mot ordurier me vient
Et pourquoi ce rouge
Soudain
Je l'aime



*jeudi 3 avril 2025*

Je te tiens tu me tiens
Par le bout de la langue
Dis-moi un peu si tu l'oses
Ce qui te passe par la fenêtre

De la brique et des trous d'air de la neige en poudre de l'aphrodisiaque et des clous rouillés
Un fossile de larme des papiers qui s'envolent un stigmate une arcade et du ciel bien doré

Je te tiens tu me tiens
Par le bout des lèvres
Et je voudrais te dire enfin
Te crier dans les oreilles

Sors de ce poème qui s'enlise
Ce concupiscant poème
Condescendant qui passe crème
Croupissant nu dans la gêne

Je t'aime et ça fait trop longtemps
C'est comme une maladie chronique
Je t'aime et je fais semblant
Que tout passe alors que ça pique

Mon cœur à la renverse
Malade, chaotique
Nos oripeaux à côté de la plaque
Et sur ma joue comme une claque
La fourrure de ta patte

Je te tiens tu ne me tiens plus
Ne dis rien j'ai tout vu
Je suis seule j'ai perdu

(Et pourtant j'espère encore
Impossiblement rassasiée
L'ultime consolation d'une caresse)



*lundi 1er septembre 2025*

Je n’ai pas rêvé, non
Sur la table en plastique, tu as laissé ton chapeau

La sueur colle mes cheveux
Le bleu de l’ombre
Les nuits chaudes à prier la lune

J’ai cru que tu étais là
J’ai entendu tes pas, ta voix
J’ai cru, j’ai vraiment cru
Que tu étais revenu

Un rayon blanc déchire mon paysage intérieur
Ma sueur sur la vitre
La vitre disparue
Le fondu enchaîné des songes

Graver du bout de l’ongle
Avec la nuit qui reste
Les maisons, la colline
En garder les reliques comme des forces armées

Est-ce que je suis vraiment réveillée

Je sursaute, je regarde
Sur la chaise en plastique, dehors
Ton absence
(Les fleurs en pot ont tout vu
Mais elles savent garder leur langue)

Ma sueur colle
Au fond de la gorge, ma salive se méandre
Et mes organes chavirent
Tu vagues et je te vois

Ni chapeau, ni plastique
Ni sueur, ni cauchemar
Juste un rose tombé des nues

Ta présence

Vigne/cerise/bonbon/enfance



*lundi 1er septembre 2025*

Efface et recommence la bande rouge des sons qui passent mes acouphènes ou tes soupirs parle toujours tu m’intéresses regarde au loin ça moutonne le flot des arbres les touffes de mer ton poil qui boucle tes jambes à l’air couché tout bleu sur le rebord regarde un peu comme tout est lisse la lumière les ombres ça fait comme des flaques de glace comme un miroir pour Narcisse je fais semblant regarde moi je fais semblant de t’attendre alors que la bouche ouverte la main derrière accoudé à la fenêtre je n’ai d’yeux que pour l’ange qui passe

S’agite et dodeline la branche blanche aux feuilles si fines chatouille picote mes chevilles je te regarde et m’agenouille mes seins sont bleus ma tête est brouille ne vois-tu pas que même comme ça je suis bien plus grande que toi que crois-tu là sur le rebord sur le rebord de la fenêtre il suffirait de quelques pas un baiser une plume peut-être pour que bascule notre histoire qui n’a jamais fait d’histoires pour que l’encre de nos peaux tatoue les friches bleues du soir tu fais semblant de m’attendre mais je sais bien que tu n’as d’yeux que pour l’ange qui passe je sais bien que les adieux il faudra que je les fasse

Je ne fais que glisser bleu
Mes pieds ne laissent pas de trace
Laissez passer l’ange qui passe
Laissez passer l’ange qui passe



*lundi 1er septembre 2025*